

Paru en 2000 in J.-L. Jamard, E. Terray et M. Xanthakou (éd.) *En substances. Textes pour Françoise Héritier*. Paris, Librairie Arthème Fayard : 471-489.

## **Une figure de l'altérité chez les Dentico ou la maternité comme puissance maléfique\***

Marika Moisseff\*\*

*Tout se passe comme si l'observation des sociétés dites primitives nous permettait de comprendre la nôtre et, inversement, comme si l'ignorance de la nôtre nous empêchait de comprendre les sociétés primitives.*

*Françoise Héritier, Les deux soeurs et leur mère*

Nul ne pourra nier l'éclairage fondamentalement novateur pour l'anthropologie française que Françoise Héritier a apporté à l'approche du masculin et du féminin en insistant sur l'importance à donner aux représentations du corps et de ses humeurs. De fait, comme elle n'a de cesse de nous le rappeler, "le corps humain, lieu d'observation de constantes (...) présente un trait remarquable, et certainement scandaleux, qui est la différence sexuée et le rôle différent des sexes dans la reproduction." (1996 : 19-20) Pour F. Héritier, ce point de butée irréductible à la pensée humaine serait à l'origine d'un invariant qui sous-tend, depuis la nuit des temps, l'ensemble des systèmes socioculturels, à savoir "la domination sociale du principe du masculin." (*ib.* : 25) D'où l'improbable victoire des femmes dans le combat qui les oppose, dans les arènes du pouvoir, aux hommes. F. Héritier consent cependant à reconnaître - non sans quelque hésitation - que la maîtrise de la reproduction puisse représenter un pas décisif dans l'évolution du rapport homme/femme (*ib.* : 299).

L'hésitation paraît, en effet, justifiée. Car si les moyens contraceptifs actuels, de même que l'IVG, sont bien l'aboutissement de l'évolution des sciences médicales, et l'expansion de leur usage, le signe d'une certaine libéralisation des mœurs, elles n'en sont pas moins similaires, dans leur principe, aux modes de contrôle plus traditionnels sur la procréation : pour être plus sophistiquées et, par là, plus fiables et moins risquées, elles n'en demeurent pas moins inaptes en elles-mêmes à abolir la différence des rôles joués par l'un et l'autre sexe dans la reproduction. Or il semble bien que ce soit cette distinction des fonctions reproductrices masculine et féminine, le fait que seules les femmes puissent produire de leur corps à la fois leurs semblables et leurs opposés sexuels, qui soit à l'origine de l'élaboration de systèmes socioculturels inégalitaires (Héritier 1996, Moisseff 1998). Les rôles reproducteurs sont donc non seulement différents mais, plus scandaleux encore, ils sont asymétriques, et cette asymétrie instaure quasi inexorablement une relation hiérarchique entre les termes qu'elle sépare. Est-il possible de concevoir une société humaine où les rôles reproducteurs de l'un et l'autre sexes seraient équivalents? Quels moyens inouïs devrait-on inventer pour que règne enfin cette inconcevable égalité des sexes? Peut-on en imaginer les conséquences?

Qu'il me soit ici permis de présenter quelques données ethnographiques recueillies, pendant près de 20 ans, auprès d'une population qu'il m'a été possible de côtoyer tout au long

---

\* Je dédie cet article à ma mère, une 'sorcière limousine' qui a su charmer mon enfance en me nourrissant d'un flot continu de contes et légendes. Un immense merci à Margarita Xanthakou, Anne-Christine Taylor et Michael Houseman pour leur écoute attentive et leurs encouragements.

\*\* Psychiatre et ethnologue, CNRS, Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie.

de mon parcours médical et psychiatrique. Pour des raisons déontologiques bien compréhensibles, j'utiliserai des noms fictifs et n'évoquerai qu'avec précaution l'implantation géographique de cette ethnie. Les Denticico, puisque c'est le nom que je leur attribuerai ici, sont disséminés à la surface du globe mais leur taux de concentration est plus important en Europe, en Amérique, en Australie et en Afrique du Sud. Les mouvements migratoires qui les ont conduits à s'installer sur les différents continents, et notamment dans leurs zones urbanisées, tendent à se restreindre aujourd'hui à des déplacements saisonniers ou liés aux circuits d'échanges auxquels prennent part les Denticico. Ils pratiquent une endogamie relative (il s'agit plus précisément d'une homogamie), leur filiation est cognatique, leur mode de résidence néolocale et leur terminologie de parenté de type eskimo. Bien que la monogamie représente un idéal affiché, la transformation des droits d'héritage s'appliquant aux enfants nés hors mariage, notamment dans les communautés implantées en France, indique une inflexion actuelle certaine vers la polygamie (Legros 1996).

Les Denticico se moquent facilement, entre eux, des non-Denticico à qui ils attribuent des mœurs bizarres, non évoluées et, à l'instar d'autres groupes ethniques, ils se considèrent comme d'essence supérieure au commun des mortels : convaincus de détenir l'ensemble des savoirs explicitant l'origine et le fonctionnement du monde, ils se croient seuls à pouvoir exécuter les rites requis pour assurer sa perpétuation et, par là, celle de l'humanité tout entière. Ce sentiment de suprématie ne les empêche pas d'être férus d'exotisme : les mœurs des non-Denticico les fascinent. Mais l'idée qu'on puisse se pencher sur leurs coutumes à eux leur fait horreur, car ils prendraient alors le risque, en permettant leur dévoilement, de perdre les pouvoirs qui les instituent pour ce qu'ils sont - les vrais hommes -, d'où les difficultés afférentes à tout projet d'enquête ethnographique chez les Denticico. Je n'ai pu pour ma part me faire accepter d'eux qu'en raison de ma position de médecin qui m'a seule permis de pénétrer leur intimité.

Pourquoi évoquer les Denticico dans le cadre de cet hommage rendu à F. Héritier? Parce que leur façon d'appréhender le rapport masculin/féminin me semble tout à fait original. En effet, ils déploient une énergie fantastique pour promouvoir l'égalité entre les sexes. C'est ce que nous allons tenter de montrer ici en présentant le système idéologique denticico sous l'angle, d'une part, des modalités de mise en place du régime égalitaire sexuel de leur organisation sociale et, d'autre part, de la problématique sous-jacente aux représentations de la maternité telles qu'elles transparaissent dans trois séries de mythes.

### **A la recherche du plaisir sexuel : une quête denticico**

Dans la plupart des sociétés, comme on le sait, la différence des rôles socioculturels masculins et féminins se fonde sur la division sexuelle du travail - les activités traditionnelles spécifiquement féminines étant associées plus ou moins directement au fait que les femmes se voient attribuer un rôle privilégié dans l'élevage des enfants -, et sur une répartition inégalitaire de l'autorité familiale, sociale (politique notamment) et religieuse, généralement dévolue aux membres - tous ou certains d'entre eux - de la catégorie masculine. Tout se passe comme si le travail culturel sur la différence des sexes, dans ces sociétés, consistait à inverser l'asymétrie primordiale des fonctions procréatrices masculines et féminines en faveur des femmes - seules à assumer la phase gestationnelle du processus reproducteur -, pour asseoir la suprématie des hommes au plan socioculturel : les femmes qui sont le plus systématiquement écartées des activités masculines les plus valorisées sont des procréatrices effectives ou potentielles, c'est-à-dire menstruées ; la ménopause, à l'inverse, confère souvent des droits équivalents à ceux des hommes. Or, il arrive fréquemment que la suprématie des hommes se fonde sur le privilège qui leur est conféré de contrôler la fertilité des femmes et de la nature dans son ensemble. Vue sous cet angle, *la bataille des sexes apparaît comme une lutte pour*

*asseoir l'hégémonie d'un sexe sur l'autre dans le domaine de la reproduction* : mythes et rites dessinent une trajectoire qui permet de passer de l'englobement du masculin par le féminin - tout homme est originellement captif d'un ventre féminin -, pour asseoir l'englobement du féminin par le masculin, puisqu'ils postulent que le maintien de la fertilité féminine découle, en dernière instance, du pouvoir exercé par les hommes. L'étude de l'ensemble mythico-rituel aranda fournit un cas exemplaire de cette dynamique idéologique qui pourrait bien être universelle (Moisseeff 1995, 1998). Nous allons cependant voir que le travail culturel denticico sur la différence des sexes représente l'exception qui confirme, ou infirme, c'est selon, la règle.

En effet, tout se passe comme si les Denticico mettaient tout en oeuvre pour réfuter la suprématie d'un sexe sur l'autre. Ils édictent à cet effet des lois favorisant une symétrisation des rôles socioculturels : les femmes denticico ont virtuellement le droit d'accéder à l'ensemble des tâches qualifiées de masculines ou de féminines dans les ethnies avoisinantes ; elles pourraient assumer les plus hautes fonctions politiques ou militaires et, dans certaines communautés, elles ont le droit d'officier en qualité de leaders des rituels les plus sacrés. De même, dans la sphère domestique, autorité maternelle et paternelle sont posées comme équivalentes, bien que lors des divorces - très fréquents chez les Denticico - les enfants restent plus souvent auprès de leur mère ; cette tradition est toutefois estimée fort contestable : dans une société où l'on prône l'égalité des sexes, un tel privilège maternel semble, en effet, des plus incongrus.

Plus frappant encore, à la différence de ce qui a cours dans d'autres contextes culturels, le fait d'avoir des enfants n'est pas véritablement valorisé : devenir père ou mère ne confère pas un statut supérieur à celui d'homme ou de femme sans enfant, et il en va de même lors de l'accession à une fonction grand-paternelle ou grand-maternelle. Nombre de femmes denticico venant d'apprendre qu'elles allaient devenir grand-mère s'en sont plaintes auprès de moi : "Mais je ne suis pas encore prête!" , "Ils auraient pu nous prévenir, qu'on s'y prépare!" ... alors même que leurs enfants étaient largement en âge de devenir parent.<sup>1</sup> De fait, les parents, et plus généralement, les adultes encouragent les enfants à enfanter tardivement : avoir des enfants 'trop jeune' est perçu comme un obstacle à la réalisation personnelle et professionnelle qui sont, elles, à la différence de l'accession à une fonction reproductrice, hautement valorisées<sup>2</sup>. Assumer une fonction reproductrice à un âge trop précoce altérerait, de façon très préjudiciable, la capacité à accéder au plaisir sexuel, l'une des composantes essentielles de l'épanouissement personnel denticico : elle est signe d'un développement harmonieux et facteur de régénérescence spirituelle. C'est pourquoi, on met à la disposition des jeunes gens les moyens qui leur permettent de pratiquer des activités érotiques sans "risque" procréateur. La grossesse est, d'ailleurs, rangée parmi les maladies : une femme enceinte *doit*, dans tous les cas, se faire suivre chez des spécialistes formés à cet effet, et l'accouchement *doit* se dérouler dans des lieux particuliers situés à distance des groupes domestiques.

Les Denticico tendent donc à avoir des enfants dix, vingt, voire trente ans après leur puberté et nombre d'entre eux choisissent de ne pas en avoir, sans que cette décision n'entraîne aucune sanction sociale. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que le taux de fertilité dans les communautés denticico soit parmi les plus bas du monde. Si, au niveau des chefs politiques, ce phénomène fait parfois problème, au niveau populaire, il n'en est rien. Au contraire, et à la différence de ce qui a cours, là encore, dans nombre de sociétés telles que celle des Samo

---

<sup>1</sup> Erikson avait déjà relevé ce phénomène : "En fait, [la femme denticico] est mortellement effrayée par ce statut qui dans le passé représentait le fruit d'une vie riche, à savoir le statut de grand-mère." (1996 : 236)

<sup>2</sup> Dans une enquête SOFRES réalisée auprès de parents denticico, la grande majorité mettait "en avant la réussite sociale", ainsi que l'autonomie, qui serait, selon eux, la qualité prioritaire à développer chez leur fils ou fille." (L'Express 1995 : 66)

étudiée par F. Héritier (1978, 1984), le mal, l'infortune sont associés non tant à la stérilité qu'à une fertilité trop importante. On plaint ou on se moque de ceux qui ont trop d'enfants et on les relègue même au rang de l'animalité : "ces gens-là se comportent comme des animaux!" On dira en aparté d'une femme qui ne cesse d'enfanter qu'elle est une vraie lapine. La pauvreté et les catastrophes affectant les ethnies voisines sont attribuées à leur incapacité à contrôler la fertilité de leurs femmes. L'abondance et la valeur culturelle sont estimées inversement proportionnelles au nombre d'enfants : le fort taux de fertilité d'une population est rapporté à son caractère ethnique peu évolué. Selon les Denticico, l'avenir de la civilisation réside, nous allons le constater, dans l'avènement de la stérilisation. Signe précurseur de ces temps à venir : dans une communauté denticico d'Allemagne de l'Est, peu de temps après la réunification, "des centaines de femmes se sont fait stériliser pour prouver à un éventuel employeur qu'elles n'auraient plus de nouvelles contraintes familiales" (Manier 1995 : 10) ; la stérilité est en quelque sorte le garant de leur accès au statut socio-économique des femmes 'libres', "plus évoluées", des communautés denticico de l'Ouest.

Pour F. Héritier, nous l'avons dit, la maîtrise de la reproduction pourrait constituer le pas décisif nécessaire à la transformation du rapport homme/femme. L'organisation sociale denticico paraît lui donner raison : ici, l'accession des femmes à des prérogatives ailleurs uniquement masculines va de pair avec un usage généralisé de divers procédés visant à retarder, restreindre ou supprimer la fertilité. Des spécialistes, hommes ou femmes, qui ont suivi un itinéraire initiatique particulier, ont la charge exclusive d'assurer ce contrôle sur la fertilité : ils sont seuls habilités à manipuler les objets culturels requis, au sein de temples sacrés où ils sont aidés par des officiants subalternes, leurs parures cérémonielles respectives permettant de les distinguer. La sacralité dont ces officiants sont investis se fonde sur leur faculté à conjurer la pollution utérine qui risque de se produire au cours des activités érotiques, du fait de la proximité des organes de la jouissance d'avec ceux de la génération : la captation par l'utérus de la semence masculine, dont résulterait le développement d'un enfant, serait susceptible de prévenir l'expérience spirituelle suprême - *l'orgasme* - à laquelle aspire tout individu. Pour que l'épanouissement sexuel, pierre angulaire de l'idéologie denticico, ne soit pas entravé par le processus reproducteur, il faut donc opérer une séparation radicale entre sexualité et procréation afin qu'elles se réalisent dans des espaces et des temps distincts.

Pour jouir pleinement - c'est-à-dire pour être des humains véritables, des 'civilisés' à part entière -, les individus doivent être libérés du joug reproducteur. L'érotisme est, pour les Denticico, l'apanage de l'humanité. Il les inscrit pleinement dans la culture, tandis que la procréation pourrait, s'ils n'y prenaient garde, les rabaisser au niveau de la nature et, par là, de l'animalité. Cette idéologie a conduit les spécialistes denticico à élaborer des rituels thérapeutiques complexes permettant de mener à son terme le processus de fabrication des enfants hors des ventres maternels. Cependant, à l'heure actuelle, seule une partie de ces procédures rituelles est mise à exécution et une minorité, les plus riches, y a recours, en raison de l'importance des offrandes exigées par les maîtres de cérémonie et du caractère contraignant de ces rituels. Mais l'ensemble de la population denticico en connaît le principe. Cette publicité permet d'envisager, pour le futur, l'adoption plus ou moins généralisée de ces rituels thérapeutiques dans toutes les communautés et sous une forme plus achevée. C'est tout au moins ce que laisse présager l'un des mythes d'anticipation denticico que nous examinerons plus loin.

Nous avons donc affaire ici à une société où l'origine de l'inégalité des sexes est explicitement rattachée à la répartition inégale des rôles que l'un et l'autre sexes ont à jouer pour assurer la reproduction. Dans d'autres contextes culturels, cette problématique est traitée de sorte à inverser l'asymétrie première en faveur des femmes afin d'asseoir la suprématie des hommes dans le processus reproducteur : l'inégalité des sexes n'est pas abolie, elle est

inversée. De fait, dans ces sociétés, la fonction procréatrice est valorisée en tant que facteur essentiel de reproduction des groupes sociaux. Participer à la perpétuation du groupe, de la lignée auxquels on appartient est non seulement un devoir social, mais également un droit offert à chacun (Moisseff 1992). Celui-ci sous-tend l'accession à des statuts de plus en plus importants en tant que parents, grands-parents ..., voire d'ancêtre. L'égalité, d'une certaine manière, concerne le droit offert aux membres des catégories tant masculine que féminine de participer conjointement au maintien de cet ordre culturel. Bien que les hommes ne puissent engendrer de leur corps des descendants, le recours à des manipulations symboliques complexes vient garantir, en tous les cas, leur contribution à l'aspect spirituel du processus reproducteur, quelles que soient, par ailleurs, leurs aptitudes physiques réelles.

Chez les Denticico, il en va tout autrement. On pourrait presque dire que l'égalité concerne le droit de tout un chacun de ne pas engendrer de son corps des descendants : parce que chez les femmes ce risque est plus grand, c'est à elles que l'on offre une garantie éventuelle de non participation au processus d'engendrement, en mettant à leur disposition des procédés spécifiques. Sous sa forme positive, l'égalité prônée par les Denticico concerne en premier lieu le droit pour tous d'accéder à la sacralité du plaisir sexuel que la fertilité féminine est censée menacer. En conséquence, les Denticico, loin d'essayer d'inverser l'asymétrie première en faveur des femmes, liée au rôle gestationnel exclusif qui leur est naturellement dévolu, cherchent au contraire à symétriser la part qui revient à l'un et l'autre sexe dans le processus reproducteur. D'un côté, ils affirment que tout homme et toute femme est originellement bisexué, sur les plans tant physique que spirituel. De l'autre, ils élaborent des pratiques qui, en supprimant la gestation féminine, permettent de rendre équivalentes les fonctions procréatrices masculines et féminines.

De fait, comme je l'ai suggéré en introduction, la contraception et l'avortement, s'ils participent bien à la maîtrise de la fertilité féminine, sont cependant insuffisants pour symétriser parfaitement les rôles sexuels. Ils ne suppriment pas, notamment, l'englobement du masculin par le féminin au cours de la grossesse : tout garçon est, avant de naître, maintenu captif dans le corps d'un de ses opposés sexuels. Ce phénomène peut engendrer la crainte que cet englobement du masculin par le féminin ne perdure au-delà de l'enfance, lorsque le garçon, devenu adulte, se retrouve en contact intime avec une femme adulte incarnant les pouvoirs d'englobement de la maternité.

La grossesse instaure une asymétrie, non seulement entre les fonctions paternelle et maternelle, mais également au sein même de la relation maternelle : lors de la grossesse et de l'accouchement, la seule entité activement reproductrice est la mère, puisque l'enfant ne pourra assumer un rôle reproducteur qu'ultérieurement, après la puberté. Il est donc situé jusqu'à la puberté en position d'objet résultant de la fonction reproductrice assumée par sa mère. Dans cette optique, la relation maternelle est une relation hiérarchique au sens où l'entend Dumont (1979) : l'un des deux termes, la mère, incarnant seule cette relation, englobe l'autre, l'enfant. Cet englobement relationnel renvoie, en outre, à la réalité de l'englobement initial du corps de tout individu dans le corps de sa génitrice au cours de la grossesse (Moisseff 1987). Mais lorsque l'enfant est une fille, celle-ci pourra, une fois pubère, assumer à son tour des prérogatives maternelles : elle passe alors du statut de contenu à celui de contenant, de l'état 'd'englobée' à celui 'd'englobante'. Les hommes, de leur côté, doivent toujours en passer par une femme pour naître et pour faire naître car leur fonction reproductrice ne s'exprime que dans un corps féminin. La relation hiérarchique entre homme et femme, mère et fils, imposée par la gestation féminine ne peut subir d'inversion.

Il est donc logique que les Denticico, pour asseoir l'égalité, jugent indispensable de neutraliser la matrice - symbole de l'inégalité des sexes et des infortunes de leurs relations -, pour canaliser la capacité englobante de la gestation féminine. D'autant plus qu'à leurs yeux,

cette capacité a le pouvoir de transformer tout rapport étroit entre une femme adulte et un homme en une relation maternelle, le prolongement de ce rapport, au sein d'un couple constitué, renforçant cette éventualité. Dans cette perspective, les relations sexuelles, lorsqu'elles demeurent potentiellement fécondes, sont assimilables à la réitération de la fusion physique qui a uni l'homme à sa mère au cours de la gestation : elles sont perçues comme un accouchement inversé où l'homme encourt le risque de subir un processus de régression le cantonnant à l'état d'enfant de sa femme.<sup>3</sup>

C'est ce que nous laisse entrevoir le mythe suivant : l'univers domestique, matrimonial, y est décrit comme le lieu d'expression privilégié des pouvoirs féminins : un vaste utérus maintenant prisonnier un mari qui rapetisse au fil du temps.

### **Le mariage maternisant : une hantise des Denticico**

Les Denticico possèdent une tradition écrite et leur corpus mythique est abondant. La mise en image de certains de ces mythes, sous forme de bandes dessinées ou de films, est fréquente. Je me référerai ici à un certain nombre de mythes recueillis chez les Asu, le plus important des sous-groupes denticico.

Nombre de récits asu sont des épopées décrivant les déambulations successives de cette population dont la terre d'émergence originelle est située en quelque point de l'Orient. Le tarissement cyclique de leurs richesses les conduit à partir à la conquête de terres promises occidentales. En effet, alors que l'Est, associé aux origines et, par là, aux pouvoirs englobants de la fertilité féminine (qui donne et reprend à sa guise), est le point cardinal d'où sont censés émaner maints dangers, notamment pour les hommes, l'Ouest, comme nous allons le voir, est censé receler la manne salvatrice et est le point cardinal rattaché à la virilité. L'Est est, par conséquent, volontiers associé à une forme peu évoluée de sexualité, une hétérosexualité périlleuse car potentiellement féconde, l'Ouest au triomphe de l'homosexualité, - les hommes pouvant s'y passer des femmes et réciproquement - et, plus généralement, à la liberté sexuelle, c'est-à-dire à une sexualité civilisée, sans risque reproducteur.

Les épopées asu décrivent les chevauchées sanglantes auxquelles les hommes doivent participer pour prendre possession des territoires occidentaux : ils sont amenés à s'affronter, au péril de leur vie, à de farouches guerriers autochtones. Ces épopées renvoient à une véritable initiation masculine : au terme de ses épreuves, le héros victorieux accède à une masculinité pleine et entière. Celle-ci requiert que le héros s'émancipe de ses racines et des femmes qui le rattachent à son enfance : sa mère et ses soeurs. Il acquiert alors l'immunité qui le préserve des dangers 'maternisant' de l'amour que les autres femmes sont enclines à lui porter, en raison de la virilité fière et altière qu'il personnifie. C'est à ce prix qu'il accède à l'autonomie, présentée comme une totale liberté de mouvement : le prototype de ce héros denticico est un chevalier accompli et un solitaire invétéré, sans mère, sans épouse et sans enfants, qui fuie toujours plus loin les mirages d'une vie domestique confinée et contraignante (cf. Erikson 1996). L'animal éponyme de ces héros est une vache incarnant une maternité soumise, restreinte (un veau par portée), vécue en plein air : ces hommes sont des meneurs de vaches qui fournissent lait, viande, veaux et cuir, et ils ne sauraient être menés par elles...

Mais il existe un autre type de mythes asu dont la thématique sous-jacente paraît, au premier abord, diamétralement opposée à celle de ces épopées. Le fil conducteur du chapitre que Schechter leur consacre dans son livre *The Bosom of the Serpent*, auquel je me référerai constamment dans cette partie, est fourni par l'histoire de *L'incroyable homme qui rétrécit*,

---

<sup>3</sup> Le point de vue denticico rejoint ici, selon moi, celui de Michel Leiris expliquant les raisons pour lesquelles il a choisi de ne pas avoir d'enfants : "Il m'aurait semblé, en couchant avec leur mère, entrer dans l'inceste." (Héritier 1994 : 9 et 336) En enfantant, la femme devient une mère susceptible de transformer son amant en fils incestueux.

rapportée par Matheson dans un livre (réédité en 1983), puis dans un film de Jack Arnold (1957). Elle illustre, en effet, parfaitement la problématique commune à l'ensemble de ces histoires, à savoir celle du 'mariage maternisant'.

Les mythes de ce genre renvoient à une ère postérieure à celle dans laquelle évoluent les personnages des épopées asu : les hommes ont déserté leur mère-patrie de l'Ouest pour aller combattre au-delà des mers des barbares de l'Est. Leur retour triomphal ouvre la voie à une ère de prospérité économique et matérielle jamais égalée. Ils sont accueillis par les femmes qui les acclament et leur vantent les avantages du confort domestique de l'institution matrimoniale. De fait, en leur absence, elles ont pris possession de la sphère domestique. Une fois mariées, elles dévoilent leur nature tyrannique et exigent de leurs époux qu'ils travaillent au dehors, sans relâche, afin de leur procurer des habitats décentes équipés d'instruments variés, destinés à faciliter leurs tâches ménagères. Les hommes doivent donc passer de l'idéal d'une vie migratoire, sans cesse mouvante, essentiellement masculine, à celui d'une vie sédentaire, rigide et hyperféminisée (Erikson *ibid.* : 237). Le guerrier viril se transforme en esclave du foyer qui se sent émasculé. Cette métamorphose donne lieu à des récits du genre "De timides fiancés ont ruiné le mâle asu", "Votre femme peut détruire votre confiance sexuelle", et à des films où les femmes sont des géantes - *Attack of the 50-Foot Woman, The Thirty-Foot Bride Of Candy Rock* -, ou ont envahi des territoires entiers - *Fire Maidens from Outer Space, Cat Women of the Moon, She Demons, Devil Girl from Mars, Love Slaves of the Amazons, Mesa of Lost Women*, etc. (Schechter 1988 : 70-71)

Certaines bandes dessinées asu illustrent parfaitement le processus de régression masculine auquel sont soumis les maris car, si elles le mettent au compte des dangers de la science, elles révèlent au travers de ce qu'elles donnent à voir qu'il s'agit bien, au bout du compte, de la conséquence de l'englobement du masculin par un féminin non contrôlé. Le Dr Hugo Masterson est exposé à un mélange destiné à réduire les tissus cancéreux et finit si petit qu'il est avalé par sa femme qui n'en fait qu'une bouchée : "Dieu du ciel! Elle m'avale...". "Hugo plonge la tête la première dans les ténèbres de l'estomac de Martha..." (Schechter *ibid.* : 69) Après s'être injecté un sérum de jouvence, le personnage de la bande dessinée *Seconde enfance*, un scientifique d'âge mûr, marié à une femme plus jeune, se met à régresser à un état infantile : "C'était affreux à regarder! Il oublia comment parler.. Comment utiliser ses mains pour prendre des choses. Tout! Il était à nouveau un bébé..." "Et voilà mon histoire", nous dit sa femme qui est en train de lui donner le biberon, "Voilà dans mes bras l'homme que j'ai épousé! En l'espace d'une année il est passé de l'état de scientifique distingué de 45 ans à ça! Un enfant!" (*ib.* : 68) Le personnage de la bande dessinée *Home* illustre sans détour les enjeux de ces hommes dont la taille s'amenuise à proportion de l'expansion de l'univers féminin qui les entoure : il est "tout petit et terrifié à l'idée d'entrer dans sa maison qui a pris les traits de son énorme et menaçante épouse" (*ib.* : 75). Dans ces récits imagés, le mariage peut être vu comme un 'milieu' au sein duquel le rapport ordinaire des tailles masculine et féminine est inversé : les hommes y deviennent plus petits que leurs épouses et, le corps de celles-ci, éventuellement assimilé à l'espace domestique, à la maison, est susceptible d'engloutir les maris. Dans cet environnement spécifique, au lien initial qui unit l'homme à sa femme, se substitue celui qui associe un petit garçon à sa mère : les hommes deviennent les fils, les bébés, de leurs épouses, qui finissent, éventuellement, par les incorporer, à l'image du corps maternel dont ils sont primitivement issus. Ils vivent une "seconde enfance" et retournent dans le ventre de maman.

L'histoire de ces antihéros est en tous points opposée à celle des célibataires endurcis que sont les vachers des épopées asu. Toutes tendent néanmoins à souligner l'horreur de l'institution matrimoniale, c'est-à-dire d'une forme de conjonction plus ou moins permanente des sexes, à une époque où le contrôle de la fertilité féminine est rien moins qu'assuré. Cette

répugnance à l'égard du mariage est remarquablement mise en scène dans le mythe de l'homme qui rétrécit.

Cet homme, Scott, est marié à Louise, 'Lou', véritable "quintessence" de la féminité dentico ("blonde et à la poitrine avenante"), qui l'incite à abandonner sa carrière militaire et son Ouest chéri ("j'étais heureux là-bas", Matheson 1983 : 15), afin qu'il obtienne un emploi mieux rémunéré dans la compagnie de son frère aîné et puisse ainsi lui procurer tout le confort d'une maison de banlieue, à l'Est du territoire asu. Le frère de Scott est, en effet, un homme d'affaire accompli portant costume et cravate, et possédant un bateau de plaisance : il fait bénéficier son frère de sa puissance économique tant convoitée par Lou. Mais, en passant d'Ouest en Est, Scott contracte une étrange maladie que les spécialistes ont bien du mal à identifier et qu'ils sont incapables d'enrayer : après avoir été exposé à un nuage radioactif sur le bateau de son frère, il se met à perdre poids et taille ; ses vêtements ne lui vont plus. Sa femme décide alors de le nourrir comme un enfant : "Eh bien! c'est dit, mon garçon. Tu vas commencer à prendre des vitamines. Je vais t'engraisser tant et si bien avec des glaces et des gâteaux que tu vas te croire dans un vrai paradis pour enfants." (Schechter 1988 : 73) Mais ce traitement 'de faveur' est inefficace. Scott continue inexorablement à rapetisser et se voit contraint à porter des vêtements d'enfants (salopette, socquettes et tennis) et à vivre des subsides que son frère lui concède. C'est dans cet état, alors qu'il ne fait plus guère qu'un peu plus d'un mètre de haut, qu'un homosexuel propose de le raccompagner chez lui en voiture. Le conducteur, accompagné d'un ami marié, se lance alors dans une diatribe virulente contre le "cilice matrimonial". Le mariage a, selon lui, réduit son ami à un état pitoyable. "Ce qui fut un homme, cher garçon, est devenu, tu vois, une créature dégradée, un laquais, un serf, un automate. Une ... âme perdue rapetissée.". Il compare les femmes au "cancer" et la première rencontre avec ces créatures à l'expérience consistant "à retourner sa première pierre pour y trouver son premier insecte." (Matheson *ibid.*: 55-57 ; Schechter *ib.* : 80).

Les conséquences effroyables du mariage telles qu'elles sont présentées ici ne peuvent que faire écho aux épreuves endurées par Scott dans le sien. Il est dans l'incapacité de gagner sa vie et, au fur et à mesure que les factures impayées s'accumulent, l'amour que Lou lui voue s'amenuise. Son alliance, qu'il porte dorénavant suspendue autour de son cou, lui pèse en proportion égale à celle de la charge économique qu'il ne peut assumer et qu'il associe, d'emblée, à des chaînes entravant ses membres. Il ne fait tout simplement pas le poids face aux exigences matérielles de son épouse. Celle-ci le convainc de vendre son histoire et, dès l'arrivée du premier chèque, son attitude se modifie : "Elle lui dit combien elle était fière de lui. (...) 'tu es bien l'homme que j'ai épousé.'" (*ib.* : 144) Mais rapidement l'atmosphère du couple se dégrade à nouveau. Scott est bientôt contraint à vivre dans une maison de poupée, véritable modèle réduit de sa maison de banlieue dont il se sent captif : il est, selon ses propres termes, un "homo-reductus" (*ib.* : 130). A la suite d'une attaque par le chat de la maison, il tombe dans la cave et en est réduit à grappiller des miettes ou à voler les appâts des pièges à souris. Le pire se présente alors : il est confronté à une araignée gigantesque, "une veuve noire". "Les hommes l'appellent comme ça, songe Scott, parce que la femelle détruit et mange le mâle." (*ib.* : 16) "L'araignée en était venue à symboliser quelque chose pour lui ; quelque chose qu'il abhorrait, *quelque chose avec lequel il ne pouvait coexister.*" (*ib.* : 157) "C'était plus qu'une araignée... Elle incarnait, par sa forme hideuse d'un noir ténébreux, toute l'angoisse, l'insécurité et les peurs de sa vie." (*ib.* : 148) Notre héros, muni d'une épingle, finit par avoir raison de ce monstre allégorique. "Scott, maintenant réduit à une taille microscopique, s'échappe de sa maison et découvre, non le néant qu'il redoutait, mais un 'monde nouveau' et glorieux, une nature sauvage et vierge de toute trace, s'étendant à l'Ouest des murs de sa prison domestique. Il s'arrête un instant pour savourer sa liberté et les

splendeurs de cette nouvelle frontière. ... Puis, à l'instar des innombrables héros populaires [asu] qui l'ont précédé, il se met en route pour les territoires." (Schechter *ib.* : 82)

L'histoire de Scott, comme le suggère Schechter, renvoie moins aux dangers du nucléaire qu'à ceux, plus immédiats, de l'institution matrimoniale symbolisée par le poids de son alliance : l'uniforme militaire qu'il portait avant son mariage lui allait parfaitement et mettait en valeur sa haute stature virile d'un mètre quatre-vingt trois, alors que son costume civil que Lou le force à revêtir devient rapidement trop grand pour lui, à l'exemple de ses responsabilités d'homme marié (*ib.* : 72). Son état physique est inversement proportionnel à son statut économique (*ib.* : 74), à l'aune duquel Lou estime sa masculinité et l'amour qu'elle peut lui dispenser. C'est pourquoi Schechter associe la bataille finale de Scott contre la veuve noire à l'effort du mâle pour "se libérer de l'étreinte d'une créature femelle dévoratrice dont le seul but, en ce qui le concerne, est de le piéger dans une toile et de l'y garder pour toujours comme source permanente de subsistance." (*ib.* : 80) Mais si l'affrontement de Scott à l'araignée représente bien, comme le dit cet auteur, "le combat entre les sexes", il renvoie également à son fondement : l'image de la veuve noire dévorant - absorbant - son mâle figure à merveille l'englobement du masculin par le féminin, une masculinité subsumée sous le genre maternel, sacrifiée à une femelle gestante, s'appropriant la substance masculine pour réaliser son destin reproducteur.

En épousant Louise, *en coexistant avec elle*, Scott se soumet à la puissance maléfique de sa féminité non maîtrisée, c'est-à-dire à son pouvoir maternant. Elle le confine dans un espace domestique où elle est souveraine, une maison de poupée, une toile où elle l'enserme dans ses rets. En entravant sa mobilité, elle le dépossède du même coup des insignes de la virilité : il régresse de l'état "d'homme d'infanterie à celui d'*infans*" dépendant (*ib.* : 77). Et plus Lou le traite comme tel, par exemple en essayant de le gaver de nourritures infantiles, plus il se dissout dans l'univers maternel qu'elle a créé autour de lui : leur demeure devient un gigantesque utérus au sein duquel il chute d'un étage à l'autre pour, dans un ultime mouvement glorieux, en trouver l'issue. Il peut alors renaître à lui-même, pour poursuivre la trajectoire masculine dont il s'est trop précocement écarté en abandonnant sa carrière militaire. Il est ainsi conduit à s'éloigner du corps féminin et du ventre domestique qui l'incarne, devenus trop vétustes, trop englobants. A la fin du mythe, nous assistons à une inversion du mouvement spatial qui a conduit Scott à se laisser engloutir par la puissance maternelle qui habite toute femme en âge de procréer : après avoir subi une démasculinisation en passant d'Ouest en Est, il se prépare à parcourir le chemin en sens inverse. Il fuit le territoire féminisé de l'Est - le mariage - pour prendre possession, tel un demiurge d'épopée, de nouveaux territoires occidentaux, plus propice à l'expansion de sa virilité.

En fait, la clé de l'énigme de l'homme qui rétrécit - l'origine de sa maladie et, par contrecoup, son antidote -, est dévoilée relativement tôt dans le récit. La pythie de Scott prend les traits d'un homosexuel qui lui révèle que la part funeste du destin masculin réside dans l'enfermement matrimonial : en coexistant avec une entité féminine potentiellement maternante, un mari risque de perdre son identité, son statut d'homme adulte et d'être métamorphosé en petit garçon ; pour recouvrer sa masculinité, seule solution, s'extraire de ce carcan. Il n'est pas anodin que cet homosexuel, un homme évitant justement tout contact intime, sexuel, avec les femmes, compare celles-ci au cancer et aux insectes qui ont en partage d'envahir leurs hôtes pour y proliférer. Dans le bestiaire imaginaire denticico, il est vrai, l'aspect invasif et quasi-invincible des pouvoirs maternels est volontiers figuré sous les traits d'un insecte géant dont le seul but est de se reproduire au dépens des humains.

Comment neutraliser la si redoutable puissance d'englobement de la maternité? Eternelle question qui conduit les hommes soit à fuir les femmes, soit à les asservir. Mais n'y

aurait-il pas d'autre solution? Faisons confiance à ces champions de l'égalité des sexes que sont les Denticico pour nous indiquer la voie du salut.

### **L'usine procréatrice : une planification denticico**

Parmi les mythes denticico, il en est un genre qui n'a pas, à ma connaissance, d'équivalent dans les autres sociétés : ils rendent compte, non pas de l'origine du monde et de l'humanité, mais de leur devenir. Certes, les pratiques divinatoires ayant cours dans d'autres contextes culturels prétendent bien, elles aussi, informer sur l'avenir, mais celui-ci concerne surtout les individus et se rapporte à un futur relativement proche. Quoi qu'il en soit, force est de constater que, dans bien des cas, les mythes d'anticipation denticico recèlent un savoir prophétique d'un réalisme époustouflant : nombre de phénomènes qu'ils ont annoncés se sont accomplis. De ce point de vue, le mythe que je me propose de présenter ici revêt un intérêt particulier : il décrit un monde où la maternité a été pratiquement éradiquée de la surface terrestre, ne persistant que sur le territoire de quelques "réserves de Sauvages" dont l'étanchéité est assurée. Ce mythe a été recueilli par Huxley (1932) au début des années trente, chez les Ku, groupe denticico d'où sont issus les Asu.

Nous sommes à Nodnol, la capitale des Ku, à une époque où la stabilité du monde a été mise en place depuis des siècles : les guerres ont disparu, il n'existe qu'une seule et unique langue denticico, celle des Ku, et le bonheur est assuré pour tous. Chacun travaille, se divertit et participe aux rituels garantissant le maintien de cet ordre parfait, à proportion de ce qui lui a été transmis au moment de sa conception. Celle-ci résulte de manipulations exécutées dans un temple immense - trente-quatre étages - où des centaines d'officiants participent conjointement, hommes et femmes pareillement, au processus de fabrication des enfants. Des initiés masculins et féminins sont invités à faire offrande de leurs substances sexuelles respectives : elles sont soigneusement mélangées puis déposées dans des récipients transparents garnis, en leur fond, d'un morceau de péritoine de truie. La maturation du contenu de ces jarres sacrées, entreposées dans des pièces obscures et chaudes, est assurée par l'introduction continue de liquide nourricier, le "pseudo-sang", composé de différents ingrédients prélevés sur du bétail. Lorsque le bébé a atteint le développement requis, il est décanté et placé, avec des centaines d'autres, dans des dortoirs où il est invité à téter, à intervalles très réguliers, du pseudo-sang. Un enseignement commence alors à lui être prodigué au cours de son sommeil. Il est destiné à lui permettre d'accepter sans difficulté le rôle qu'il aura à jouer dans la société. En effet, chaque individu appartient à une classe sociale prédéterminée, une caste, en fonction du travail qui lui est attribué dès sa conception. Chaque membre des castes supérieures est issu d'un seul et même oeuf fécondé, et il est destiné à exécuter des tâches sociales de haut rang, notamment dans les temples. La fabrication des individus appartenant aux castes inférieures, qui accomplissent des tâches sociales rudimentaires, procède de la manipulation d'un oeuf en sorte qu'il bourgeonne et donne le jour, à terme, à un ensemble de "jumeaux identiques", jusqu'à quatre-vingt-seize à partir d'un même oeuf, ce que nous appellerions, dans notre jargon, des clones.

Au cours de leur séjour "en flacon", certains embryons femelles sont stérilisés. Les autres, l'âge venu, apprendront à pratiquer les exercices dits "malthusiens" visant à empêcher l'expression de la fonction reproductrice féminine, toute activité sexuelle requérant en outre le recours à un étui pénien pour prévenir l'écoulement de la semence masculine dans l'organe sexuel féminin. Les femmes stockent ces étuis dans la ceinture qu'elle porte à la taille, mais tout un chacun peut en disposer, car ils sont distribués dans tous les lieux publics où les humains de cette ère sont invités à se rendre aussi souvent qu'ils le peuvent. "Chacun appartient à tout le monde" est la devise favorite des Denticico de cette ère : non seulement la recherche de la solitude est jugée inconvenante - la seule activité privée se cantonne au

sommeil -, mais encore, tout le monde est encouragé à prendre part à des jeux érotiques dès l'enfance et avec autant de partenaires qu'il le souhaite - le mariage étant, bien entendu, proscrit au même titre que la maternité. Si, en dépit des précautions draconiennes auxquelles se soumettent les Denticico, une femme est enceinte, elle se fait avorter dans un centre spécialisé. "La civilisation, c'est la stérilisation" (Huxley 1998 : 130 et 141), est une autre devise fort prisée des Denticico de cette époque. En conséquence, la reproduction vivipare et ce qu'elle charrie "d'obscénités" - la grossesse, l'accouchement, l'allaitement et l'amour maternels, les notions de père, de mère, de famille, de foyer ou de tout autre lien de parenté - sont totalement bannis de ce monde idéal. Tant et si bien que toute évocation de ces choses "répugnantes" provoque gêne, embarras, rougissements, voire même nausées et évanouissements. Les jeux sexuels des enfants dans les cours de récréation s'effectuent, au contraire, sous le regard charmé, attendri et ravi des adultes.

C'est dans le contexte de cet univers sans mère où le plaisir sexuel est roi que Bernard et Lénina se rendent dans une "réserve de sauvages". Lénina, confrontée pour la première fois de sa vie à la maternité, est horrifiée : les sauvages, tels des animaux, allaitent publiquement leurs petits! De plus, chez eux, la monogamie est de règle, ce qui est inconcevable pour un Denticico des temps futurs. Nos deux personnages, après avoir assisté à un rituel barbare terrifiant, tombent nez à nez avec un sauvage blond, John, qui parle parfaitement le ku. John est le fils de Linda, une "civilisée" qui, vingt-cinq ans auparavant, était venue passer quelques jours dans cette réserve, en compagnie de Thomas, le chef suprême du centre de fabrication des enfants où elle travaillait. Au cours d'une promenade, elle s'est perdue, a fait une chute et s'est blessée à la tête. Thomas n'ayant pu la retrouver est retourné à "la civilisation". Linda est recueillie par les sauvages auprès de qui elle est condamnée à demeurer car, comble de l'ignominie, elle a découvert qu'elle était enceinte de Thomas : la honte effroyable qu'elle éprouve alors annihile totalement son aptitude à demander de l'aide pour être rapatriée à Nodnol. Après la naissance de John, tous deux sont rejetés par les sauvages, en raison des moeurs sexuelles de Linda qui s'offre, éducation civilisée oblige, à tout un chacun. Malheureusement, d'un point de vue "sauvage", cette attitude est parfaitement inconvenante : on la traite de chienne. Elle noie son malheur dans l'alcool, tout en racontant à son fils, émerveillé, les bienfaits de la civilisation. Bernard s'arrange pour les ramener à Nodnol où il les présente publiquement au père de John qui, anéanti par la honte d'être père, démissionne de son poste de grand ordonnateur de la procréation artificielle. John, "le sauvage" est transformé en animal de foire que tout le monde s'arrache tant il est exotique. Il tombe éperdument amoureux de Lénina qui le trouve fort à son goût, mais ils appartiennent à des espèces par trop différentes : John est un romanesque qui prône la supériorité de l'amour malheureux en déclamant du Shakespeare dont il a découvert l'oeuvre abandonnée dans la réserve ; Lénina est une concrète qui ne souhaite qu'une chose, assouvir son désir sexuel ; l'un accorde plus de prix à l'esprit, l'autre à la chair, et ils ne pourront, au final, jamais s'unir. Incapable de s'adapter au bonheur de la civilisation, John tente de s'y soustraire en se retirant dans un phare désaffecté. Traqué par des centaines de journalistes et de touristes, en mal d'exotisme, il finit par se pendre.

Est-il besoin d'épiloguer? L'idéologie denticico telle que j'ai tenté de la présenter est ici parfaitement explicitée : pour asseoir l'égalité des sexes, les Denticico envisagent de supprimer la source de leur inégalité, la maternité, en cherchant à inventer les procédés nécessaires à la fabrication des enfants hors des ventres maternels. C'est à cette condition que le plaisir sexuel, véritable Graal denticico, peut être définitivement conquis. Ce ne sont plus alors les activités érotiques qui sont assimilables à la pornographie, mais les modalités conventionnelles, naturelles, animales, de procréation qui apparaissent, en outre, comme le dit Huxley, proprement "scatologiques" (1998 : 173). Une reproduction "civilisée" exige que la maternité

soit domptée : la famille, la parenté et, du même coup, l'espace domestique, deviennent alors superflus.

Mais est-il si facile de se débarrasser de la fonction procréatrice féminine? Un autre type de mythes denticico nous invite à réfléchir aux conséquences éventuelles de son exclusion.

### **Quand la procréation revient par la petite porte ...**

Le personnage principal d'un certain nombre de films d'anticipation asu, ayant remporté un vif succès auprès de l'ensemble de la population denticico, est un monstre possédant une force génésique exceptionnelle qui tente de prendre les humains en otages pour les transformer en esclaves de son processus reproducteur. Le premier film du genre - *La chose venant d'un autre monde* (1951) - apparaît à la même époque que les récits d'hommes qui rapetissent. On se souvient que dans ces récits, l'englobement du masculin par le féminin, la manifestation de la nature maternelle des relations hommes/femmes dans le mariage, était volontiers représenté sous la forme d'un englobement ou d'une dévoration.

Le monstre dont il est ici question fait, pour sa part, son apparition à une époque où l'égalité des sexes règne depuis des siècles : hommes et femmes exercent des activités similaires. Tout s'y passe comme si la maternité assujettie, dont résulte cette égalité en droit et en fait, cherchait à se venger en réinvestissant le corps des humains, quel que soit leur sexe ; la procréation prend les traits d'un prédateur exceptionnel - un insecte géant mi-fourmi mi-araignée - qui transforme ses proies humaines en cocons - en utérus - où déverser le contenu de ses oeufs pour qu'il puisse s'y développer. L'englobement ne menace plus seulement le genre masculin mais l'espèce humaine elle-même ; la figure de la dévoration du mâle par la femelle cède la place à celle de l'infestation de l'hôte humain, mâle ou femelle, par un parasite asexué. L'altérité fondamentale ne renvoie plus à l'opposition entre les sexes mais à la reproduction elle-même - à la grossesse - qui est censée pouvoir anéantir l'humanité tout entière : elle est présentée comme une force à nulle autre pareille, un "organisme parfait" "qui a des capacités d'adaptation extraordinaires" et dont la "perfection n'a d'égale que son hostilité". Neila est le nom donné à cette créature dans le cycle épique qui lui est tout spécialement consacré et dont, faute de place, je me contenterai d'exposer les grandes lignes. Les différentes significations que recouvre ce mot dans le vocabulaire asu indiquent sans équivoque l'altérité redoutable à laquelle est confrontée l'humanité : hostile ; inacceptable ou répugnant ; différent ou séparé ; étranger ; censé être rattaché à des êtres appartenant à d'autres mondes ; spécimen venant d'ailleurs qui a été introduit et s'est acclimaté à son nouvel habitat.

Dans les mythes d'origine asu, l'ennemi du héros vacher qui allait à la conquête de l'Ouest était un sauvage qui s'opposait à l'invasion de son territoire, les protagonistes étant des hommes. L'ennemi du futur est, quant à lui, d'une autre espèce et d'un autre genre et, loin de défendre son territoire - une planète sise en dehors de 'notre' système solaire -, il cherche au contraire à envahir celui des autres : la terre. A l'axe Est/Ouest est donc substitué un axe haut/bas, ciel (espace intersidéral)/terre : la procréation déçue de ses droits naturels flotte en quelque point de l'espace et tente à toute force de revenir sur terre, chez ses chers humains qui l'ont désavouée. L'arsenal de Neila est constitué par son système reproducteur et son arme suprême est la grossesse : le contenu de ses oeufs est implanté dans la poitrine de ses victimes par l'intermédiaire d'un organe projectile dont l'une des extrémités, boursouflée, se moule sur le visage, tandis que l'autre, allongée telle un pénis, s'enfonce dans l'oesophage : à terme, l'accouchement, la mise au monde du nouveau-né provoque l'explosion de l'hôte porteur. La gestation de Neila a donc lieu dans la cage thoracique de ses proies, et non dans le bas du corps. Cette inversion du bas vers le haut souligne l'égalité des sexes face à une matrice gravide qui est, en premier lieu, externalisée sous forme d'un oeuf. La conception et

l'engendrement de la chose se passent de tout rapport sexuel. Mais si Neila est asexuée, elle revêt néanmoins un aspect féminin : la bouche avec laquelle elle agresse ses victimes est pourvue de deux mâchoires dont l'une évoque l'orifice vulvaire et l'autre, l'orifice externe du col utérin. L'ennemi commun aux hommes et aux femmes est bien la force génésique féminine - la maternité - qui cherche à les posséder en les reléguant au rang de l'animalité : elle est personnifiée par une bête et, en engrossant ses proies humaines, elle les transforme en chrysalides d'où émerge, à la fin du mythe, un hybride mi-insecte mi-humain. L'animalité, d'un point de vue denticico, renvoie donc bien toujours à la maternité, c'est-à-dire à la bestialité qui sommeille en chaque femme, seule à même de dompter la bête : Neila a maille à partir avec le lieutenant Ripley, une héroïne qui ressort toujours victorieuse de sa lutte avec elle, sauvant du même coup l'humanité.

Ce cycle épique est, en effet, une allégorie de l'initiation féminine. Une jeune femme est extraite de son milieu habituel - la terre - pour être immergée dans un environnement sauvage, non domestiqué - l'espace intergalactique -, où elle doit affronter bon nombre d'épreuves douloureuses qui la confrontent à la part de sa féminité à laquelle elle n'a pas encore accédé : la maternité qui revêt, pour elle, une forme hideuse et terrifiante. Durant cette période liminale, elle franchit différentes étapes qui la conduisent à assumer progressivement cette autre face d'elle-même. Au terme de ce parcours, elle meurt pour renaître totalement métamorphosée, encore plus forte et féminine qu'avant. Elle peut alors être réagrégée à la société humaine avec un statut nouveau de femme pleine et entière, habilitée à vivre une sexualité libérée de toute contrainte reproductrice.

Avec cette initiation féminine au travers de laquelle la puissance maléfique de la maternité est définitivement conjurée, les Denticico nous indiqueraient-ils l'issue viable de l'incessant combat entre l'homme et la femme? D'ailleurs, ne sont-ils pas déjà parmi nous?

## Bibliographie

- Dumont L., 1979 [1966], *Homo hierarchicus. Le système des castes et ses implications*. Paris, Gallimard (Edition <<TEL>>).
- Erikson E. H., 1996 [1963], "Reflections on the American Identity (1950)" : 232-265, in W. Sollors (dir.), *Theories of Ethnicity*. Londres, MacMillan Press.
- Héritier F., 1978, "Fécondité et stérilité : la traduction de ces notions dans le champ idéologique au stade préscientifique" : 388-396, in E. Sullerot (dir.), *Le Fait féminin*. Paris, Fayard.
- , 1984, "Stérilité, aridité, sécheresse. Quelques invariants de la pensée symbolique" : 123-154, in M. Augé et C. Herzlich (dir.), *Le sens du mal*. Paris, Editions des Archives contemporaines
- , 1994, *Les deux soeurs et leur mère*. Paris, Editions Odile Jacob.
- , 1996, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*. Paris, Editions Odile Jacob.
- Huxley A., 1998 [1932], *Le meilleur des mondes*. Paris, Pocket.
- Legros D., 1996, "Polygamie à la française ou l'occident exotisé", *Culture*, XVI (1) : 33-54.
- L'Express, 1995, "Les parents déboussolés", *L'Express*, 16/11/95 : 66.
- Manier B., 1995, "Des femmes seules avec enfants", *Les Enfants du Monde*, 126 : 9-12.
- Matheson R., 1983, *The Incredible Shrinking Man*. Londres, Corgi Books.
- Moisseff M., 1987, "Entre maternité et procréation : l'inceste", *Patio Psychanalyse* N.S. 7 : 121-145.
- , 1992, "Les enjeux anthropologiques de la thérapie familiale avec les adolescents" : 205-227, in C. Gammer and M.-C. Cabié (éds.) *L'Adolescence, crise familiale. Thérapie familiale par phases*. Toulouse, Editions Erès.
- , 1995, *Un long chemin semé d'objets cultuels : le cycle initiatique aranda*. Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Coll. Cahiers de l'Homme).
- , 1998 "Rêver la différence des sexes : quelques implications du traitement aborigène de la sexualité" : 45-74, in A. Durandea, J.-M. Sztalryd et C. Vasseur-Fauconnet (dir.) *Sexe et guérison*. Paris, l'Harmattan.
- Schechter H., 1988, "The Giant's Toy : Thumbling in Suburbia" : 49-82, in *The Bosom Serpent. Folklore and Popular Art*. Iowa City, University of Iowa Press.